

les passants. Ils les répétaient comme de fidèles échos ; chacun nous plaignait, mais de loin ; car nul n'osait approcher de nous et on avait raison. On portait au Séminaire toutes sortes de secours et de rafraîchissements pour les saines et pour les malades, et les Sauvages mêmes prenaient la plus grande part à notre douleur qui fut bien augmentée par la séparation qu'on fit de nous. Car vous ne pouvez vous peindre au naturel, ma bonne Mère et mes intimes Sœurs, tout ce que notre imagination nous fit souffrir dans ce triste éloignement : nous n'osions presque pas nous entretenir, n'ayant rien de consolant à nous dire. Nous nous dissimulions réciproquement ce que nous pensions pouvoir nous affliger, et dans une position si critique, nous nous figurions sans cesse de nouveaux accidents arrivés aux absentes, et qu'on nous laissait ignorer, et véritablement nous souffrions un petit martyre.

« Enfin le colère de Dieu s'apaisa ; le fléau cessa après avoir emporté neuf de nos meilleurs sujets, dont la perte est bien difficile à réparer. Les prières des Quarante-Heures, neuf saluts qu'on fit dans la paroisse et le sacrifice de ces victimes si chères à nos cœurs, furent sans doute de fortes barrières qui arrêterent l'ange exterminateur et l'obligèrent à mettre l'épée dans le fourreau. Nos Sœurs qui avaient été atteintes du mal et dont l'état pitoyable nous avait toujours tenues dans l'alarme, revinrent en convalescence, nos salles, purgées par la mort de presque toutes les pestiférées, reprirent un air plus pur, et celles de nous qui étions reléguées à la maison de campagne, pressions sans cesse notre retour, impatientes de rejoindre les tristes débris de notre communauté ; car nous ignorions la mort de plusieurs de nos Sœurs. Nos prières, nos instances répétées firent avancer le temps que nos Supérieurs avaient marqué pour nous réunir : on nous permit de partir et ce fut avec une joie mêlée de douleur et de crainte que nous reprîmes le chemin de notre maison.

« C'est là, ma bien-aimée Mère et mes bien chères Sœurs, que recommença la scène la plus touchante, et il faudrait une plume plus habile et plus éloquente que la mienne pour vous la peindre avec des couleurs assez vives. Il y avait plusieurs mois que nous ne nous étions vues, et en nous abordant notre premier bonjour fut un cri mutuel : nous nous collâmes les unes sur les autres, et en embrassant celles qui restaient, nous cherchions des yeux celles qui n'étaient plus. Nos sanglots étouffaient nos voix et le subit serrement de nos cœurs sécha pour un instant nos pleurs ; mais nous nous dédommagâmes bientôt de cette suspension de larmes, en en répandant des torrents tout le reste du jour, sans pouvoir nous dire un seul mot. Nous nous regardions tristement, et nous voyant réduites à un si petit nombre, nous ne trouvions de consolation et d'appui que dans un acquiescement profond aux décrets souverains du Tout-Puissant. Je crois que nous fussions toujours demeurées dans le silence, plongées dans une mer d'amertume, si notre Mère, aussi courageuse que tendre et vertueuse, comme un autre Job plus affligé que ceux qui l'étaient venus visiter, n'eût pris elle-même la parole et interrompu notre morne silence. Il était le lendemain de notre arrivée, quand elle nous assembla et nous dit des choses si belles et si frappantes, que je ne les oublierai de ma vie. L'amour que nous avions pour cette vénérable Mère et la crainte que nous eûmes de l'accabler par la continuation de notre tristesse nous firent rasséréner nos visages, et nous reprîmes nos fonctions. Mais je ne puis comprendre, ma très-honorée Mère et mes très-chères Sœurs, comment nous avons pu soutenir et survivre à tant de cruelles sensations, et à d'aussi violentes émotions que nous a causées successivement une suite non interrompue d'événements si tragiques. J'ai bien compris alors la vérité de ces paroles, qu'avec la grâce de Dieu nous sommes capables de souffrir plus que nous ne pensons.

« Ils est temps, ma bien-aimée Mère et mes très-chères Sœurs, que je vous demande les suffrages de vos prières pour nos chères définites, et que je vous dise quelque chose de leurs vertus. Je suis fâchée d'être obligée de le faire en *bref*, car il y aurait de belles choses à dire et chaque Sœur mériterait bien une grande lettre ; mais celle-ci est déjà trop longue. Je me contenterai donc de toucher successivement ce qui a le plus éclaté dans la vie de nos respectables définites. Je commence par ma sœur Le Vasseur qui est décédée la première.

« SR. LE VASSEUR. Cette chère Sœur a passé par tous les emplois de la maison. Elle avait un esprit fort et judicieux, et était fort entendue à tout. Elle était solidement humble et véritablement intérieure, portant partout la présence de Dieu et un profond recueillement qui n'empêchait point sa gaieté

aux récréations. Un homme d'église l'ayant vue traiter une affaire avec cette sagesse et cette tranquillité qui lui étaient ordinaires, ne put s'empêcher de s'écrier, *Virgo prudentissima* ; cette vierge est vraiment prudente ; parce qu'elle n'avait pas dit une parole inutile dans une conversation assez longue. Sa charité était universelle et sans bornes : elle l'a bien exercée dans les emplois d'hospitalière et de pharmacienne. Nous l'avions mise à notre tête ; mais se trouvant incommodée, elle se servit de ce prétexte pour favoriser son humilité, et solliciter sa déposition avec tant de larmes, qu'on fut obligé d'y souscrire. Nous la regrettâmes beaucoup, car elle était très-capable de remplir cette place. C'était une grande et parfaite religieuse, un modèle de régularité. Elle nous a beaucoup édifiées tout le temps que nous avons eu le bonheur de la posséder.

« SR. DUGUAT. Cette chère Sœur était d'une illustre famille et elle se donna à Dieu dans le plus bel âge, quittant avec une grande générosité toutes les vanités du monde et renonçant pour toujours aux flatteuses espérances que lui donnait sa naissance ; en sorte qu'elle ne voulût jamais voir ses compagnes du monde et ses parents que par obéissance. Son but était de plaire à Dieu en toutes choses, et on la voyait toujours, quelque action qu'elle commençât, lui élever son cœur. « Nous avons des trésors dans nos mains, disait-elle, et souvent faute d'attention nous les laissons échapper. »

« On peut dire qu'elle ne recherchait que Dieu dans un parfait dépouillement de tout le créé. Elle a souvent été employée auprès des pauvres, soit en qualité d'hospitalière ou de compagne, et toujours les emplois les plus bas, les travaux les plus pénibles étaient les plus de son goût.

« SR. DAILLEBOULT. Cette chère Sœur était aussi de condition, d'un caractère charmant, de ces personnes comme on dit, faites pour le monde : car elle avait tout ce qui lui peut plaire ; mais ce tyran qui la regardait comme à lui, fut trompé dans son attente, et la grâce l'arracha d'entre ses bras pour la placer dans notre maison, où elle nous a rendu de grands services. Elle était toujours prête à obliger tout le monde, et son humeur était si gain qu'elle aurait donné de la joie aux personnes les plus taciturnes : elle était aimable en tout ce qu'elle faisait et donnait de l'agrément aux choses les plus difficiles qu'elle faisait faire. Nous l'appelions grande faiseuse de neuvaines, parce qu'on la trouvait aux heures libres en quelque coin, les bras en croix, qui invoquait la très-sainte Vierge et les saints de sa dévotion. Elle aimait tendrement les pauvres et ne pouvait souffrir qu'on refusât aucun des malades qui se présentaient ; étant hospitalière dans une maladie populaire, et ne pouvant se résoudre d'envoyer ou refuser personne, elle mit des malades jusque sur la grande table des salles, ce qui nous fit rire et elle nous dit agréablement que si elle pouvait y atteindre, elle en mettrait encore sur le ciel des lits.

« SR. LE PICARD. Cette chère défunte était fille d'un bon négociant et trouvait dans sa famille des douceurs d'autant plus difficiles à sacrifier, qu'elle en jouissait avec plus de liberté, car elle était aimée et chérie de tout le monde. Cependant, considérant que la vie du chrétien doit être crucifiée, comme celle de son maître, elle vint dans notre maison, résolue d'y travailler efficacement à son salut. C'était une fille de mérite et d'une régularité exemplaire. Sa servente a toujours été égale, pendant 42 ans que nous l'avons possédée. Ces quatre Sœurs étaient toutes à peu près du même âge, et compagnes de noviciat ; leur âge était depuis 50 à 60 ans.

« SR. GATIEUX. Ma Sœur Gatien était une jeune professe sortie du noviciat depuis trois mois et qui promettait beaucoup ; étant d'un caractère heureux elle était douce et trop obligeante ; avait de l'esprit, beaucoup de serviteur et un grand zèle pour sa perfection.

« SR. TRÉVILLE. Cette chère et bien-aimée Sœur était une âme prévenue de la grâce dès son enfance, et on assure qu'elle n'a jamais perdu l'innocence de son baptême. Sa prière était continuelle et son union avec Dieu intime. Elle était douce, cordiale, paisible et prête à faire plaisir à tout le monde, aimant tendrement les pauvres. Elle était âgée de 41 ans et en avait passé 25 parmi nous.

« SRS. MADELEINE, FRANÇOISE ET MARIE JOSEPH. Il me reste à vous parler de nos trois chères Sœurs domestiques, nos Sœurs François, Madeleine et Marie Joseph. C'était, ma très-honorée Mère et mes bien-aimées Sœurs, des modèles de perfection suivant leur état : des filles si laborieuses qu'il fallait que les choses les plus mauvaises pour leur usage ; si humbles qu'elles se croyaient indignes de vivre avec nous, et ne nous parlaient qu'avec le plus grand respect, allant au devant de tout ce qui pouvait nous faire plai-